

Homélie du samedi 22 octobre 2022

Il y a des paraboles, et elles sont nombreuses, où Jésus manie le paradoxe, et qui demandent des explications. C'était le cas dimanche dernier avec la parabole du juge et de la veuve. Mais aujourd'hui nous avons un texte tout simple, d'une simplicité ... « évangélique ». Cependant je pose la question : Peut-on imaginer une prière du « bon pharisien » ? - ce serait la « prière du bon pharisien », comme il y a la « parabole du bon samaritain » ! Mais que dirait le « bon » pharisien dans sa prière ? Certainement, il énumérerait ses bonnes actions : je vais à la messe tous les dimanches, je ne trompe pas ma femme, je ne lèse pas le fisc. Bref, un bon pharisien, ce serait un bon chrétien, conscient d'accomplir ses « devoirs ». Et qui en rendrait grâce à Dieu - comme dans l'Évangile où le pharisien commence sa prière en disant : « Mon Dieu, je te rends grâce. »



Une telle prière, je crois, aurait pour évident défaut sa naïveté. On ne prie pas en faisant la liste de ses bonnes actions et en plaçant en titre « Merci, Seigneur ». Cependant, cette naïveté ne ferait pas de notre bon chrétien un méchant pharisien. En effet, il y a dans la prière du pharisien de l'Évangile, si sévèrement jugé par Jésus, autre chose que cette naïveté. Il y a quelque chose de véritablement pervers. Cette perversité, c'est la comparaison : « Je ne suis pas comme les autres hommes », « je ne suis pas comme ce publicain ».

La pointe de cette perversité n'est pas dans le sentiment de supériorité du pharisien, dans son orgueil, lui aussi bien naïf - quand il dit, en bombant le torse : « Je jeûne deux fois par semaine et je verse le dixième de tout ce que je gagne. » La pointe de cette perversité est dans la négation de son être pécheur. Car, en disant « Je ne suis pas comme ce publicain », il dit en fait : « Moi, je suis sans péché. » Le texte évangélique met cela en fort relief, quand le publicain prie en disant : « Mon Dieu, prends pitié du pécheur que je suis. » Et que Jésus conclut : « Quand ce dernier rentra chez lui, c'est lui, je vous le déclare, qui était devenu juste, et non pas l'autre. » L'autre, le pharisien donc, reste dans son péché.

Le pharisien est resté dans son injustice - c'est là la pointe de la parabole. Et l'injustice du pharisien, ce n'est pas la petite gloire dont il se vante en faisant la liste de ses bonnes œuvres, ni même son bête sentiment de supériorité sur le publicain. L'injustice du pharisien est qu'il n'a pas reconnu ses fautes, son non-respect de la loi qu'il prétend si bien observer. Car, le pharisien, naturellement, est pécheur. Au même titre que le publicain, même si c'était pour des raisons différentes, il avait à demander pardon, lui aussi avait à dire : « Mon Dieu, prends pitié du pécheur que je suis. »

C'est ainsi que cette parabole, si simple d'apparence, nous invite à nous demander avec quel sérieux nous disons à Dieu : « Prends pitié de moi, pécheur. » Il me semble que d'une manière très générale nous estimons que nous faisons de « petits » péchés. Bien sûr, nul d'entre nous n'osera dire qu'il n'en fait pas. Mais, si petits, si excusables. Comme on dit : des péchés « mignons ». Je vous assure des péchés « jolis comme un cœur » ! Mais, c'est là, frères et sœurs que nous sommes des pharisiens. Et c'est cela qui fait de nous des dilettantes de la conversion.

Je ne dis pas que nous avons à nous mettre sous le sac et la cendre, à nous flageller le corps ou l'âme. Il existe, très réellement, une culpabilité malade. Mais, franchement, nous n'en sommes pas là ! N'avons-nous pas plutôt à reconsidérer sérieusement la manière dont nous nous reconnaissons pécheurs devant Dieu ? Je vous l'avoue, le moment que je vis le plus mal dans nos célébrations eucharistiques, c'est le moment de la demande de pardon en début de messe. J'y ai toujours l'impression d'un terrible manque de sérieux. Alors que nous vivons, je crois, intensément l'adoration au moment de l'élévation, que nous vivons avec force l'élan de la prière au *Notre Père*, que nous vivons avec ferveur la communion et le silence qui suit, j'ai le sentiment que ce moment du *Seigneur, prends pitié* est vraiment digne de pitié, pitoyable ! Sans émotion, ni sérieux. Réécoutons la parole de Jésus : « Quand le publicain rentra chez lui, c'est lui, je vous le déclare, qui était devenu juste, et non pas l'autre. » L'autre, c'est moi, c'est vous, c'est nous tous - si nous ne savons pas dire en vérité : « Mon Dieu, prends pitié du pécheur que je suis. »